



La Mère Christain

de Myriam Boyer

Fiche technique

France - 1998 - 1h30

Couleur

Réalisation et scénario :

Myriam Boyer

Photo :

Robert Deyrail

Montage :

Claudine Merlin



Myriam Boyer (La Mère Christain)

Musique :

Roland Romanelli

Interprètes :

Myriam Boyer

(La Mère Christain)

Bruno Boëglin

(Le Riri)

Maryline Even

(La Margot)

Clovis Cornillac

(Le Ziquet)

Lorraine Bouchet

(Gigi)

Philippe Vincent

(Monsieur Jean)

Gérard Mignot

(Mignot)

Résumé

Un bistrot d'un quartier de Lyon, La Mulatière, dans les années cinquante : "Chez la Mère Christain". La patronne de bistrot, la Mère Christain (Myriam Boyer), veuve, cinquante ans. Des mariners, des ouvriers, des représentants de commerce, des filles perdues, des petites gens ; sa clientèle. A portée de main, le fleuve, les cheminées d'usines, les rails du chemin de fer. A portée de vue, la colline de Fourvière, la basilique Notre Dame. Influencée par l'écoute des *Maitres du Mystère* à la radio et la lecture de numéros du magazine *Déetective*, la Mère Christain mène une enquête très personnelle pour retrouver seule l'assassin de sa fille dont le corps a été découvert dans sa cave à charbon.

Critique

D'un petit pas assuré, dans le froid, le bibi vissé sur la tête, elle arpente les rues de Lyon, descend les traboules, longe le Rhône. A l'église, elle invective la Vierge Marie. Dans son café, elle remet en place ses clients d'un coup de torchon ou d'une gueulante. Parfois, elle parle doucement, toute seule, ou à quelqu'un qui n'est plus là. La mère Christain a une obsession et une douleur : sa fille est morte en tombant dans la cave à charbon du voisin. Elle est sûre que c'est le Riri qui l'a poussée. Pourquoi lui ? Parce qu'il boit. Parce qu'il a quitté sa femme, Berthe, à laquelle il refuse la garde de leur fille, Gigi. Parce qu'elle ne l'aime pas, le Riri, la mère Christain, et qu'il le lui rend bien, et parce qu'il faut bien un coupable, sinon ce serait encore

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

plus affreux.

Ce film n'existe que par Myriam Boyer, sorte de bulldozer tranquille qui, du cinéma (Sautet, Blier, Corneau) aux planches (récemment : *Qui a peur de Virginia Woolf ?* et *Tchin-Tchin*), est une formidable présence. Surtout, cette mère Christain, c'est tout elle : à la fois actrice, scénariste, réalisatrice, productrice, Myriam Boyer est aussi la petite fille de l'histoire, Gigi.

Des souvenirs, donc. Un peu surannés. On se croirait dans un livre de Simenon ou dans un film de Duvivier. On y sent la volonté de prendre du temps et de raconter cette histoire ténue avec force détails minuscules - la séquence de la toilette de la mère Christain, par exemple, est une scène qui semble, encore plus que les autres, vue à hauteur d'enfant et qui nous touche pour cela. L'évocation, bien qu'imparfaite et parfois ennuyeuse, vaut par ses accents de vérité émouvants. Comme lorsqu'on pousse la porte d'une maison où l'on n'est pas revenu depuis l'enfance. Comme quand on entend à la radio une chanson d'autrefois qu'on pensait à jamais oubliée.

Isabelle Danel

Télérama n°2552 - 9 Décembre 1998

Quand j'ai vu le film de Myriam Boyer j'ai eu envie de pleurer, puis j'étais en colère !... A baigner dans le cinéma comme nous, on prend la mesure de l'évolution du marché, et on se rend compte, au fil du temps, que "le marché" conditionne le contenu des films et leur forme, et que ce qui nous fait tant craquer au cinéma est en train de disparaître. Mine de rien c'est un peu de notre âme, de notre humanité qui s'efface, l'important de notre culture qui s'érode : vu de vos salles d'art et essai favorites, vous vous en rendez peut-être moins compte... La progression des multiplexes, la programmation des téléés... il est clair qu'il n'y a déjà plus de place pour des films subtils, intelli-

gents, modestes qui ne sacrifient pas aux tendances du jour. Le cinéma popcorn se taille la part belle, les sensibilités s'émoussent. A Paris, où les multiplexes pullulent (deux de plus, et des gros, en décembre, au moins 30 écrans) où les entrées progressent, il n'y avait pas de place pour **La Mère Christain**. Par conséquent, la critique l'a à peine aperçu, sauf *Positif* et quelques rares qui gardent encore, malgré tout, une indépendance d'esprit. Il est sorti dans le 14ème, à *l'Entrepôt*, seul. Une vraie gymnastique pour arriver à le voir... C'est injuste et c'est grave.

On mesure à la carrière du film, à quel point il n'y a plus qu'une poignée de salles en France pour opposer au déferlement médiatique, un point de vue, un désir... et cette résistance compte plus que jamais. En 98, la part des films porteurs américains mangeait 78% des entrées françaises (22% pour la France et le reste du monde, c'est peu).

Pourtant au festival de Venise, la critique était toute frémissante : on évoquait Renoir, Duvivier, Carné, le réalisme poétique français, on suggérait Carco... mais à la Bourse aux films, ce cinéma-là n'a pas la côte.

Ainsi donc, on a aimé très fort **La Mère Christain** ! [...] C'est d'ailleurs ce qui fait la beauté et la grandeur de ce film modeste : il ne triche jamais, il se souvient de tout, et nous est un formidable témoignage sur une vie, sur une histoire singulière. Il va infiniment plus loin que le destin personnel de la Mère Christain. Meticuleux, précis, chaque image est pensée, travaillée sans que ce travail pèse, pour donner plus de force et plus de vérité. Il n'y a pas un détail qui cloche : les décors, les costumes, l'ameublement, les gestes... les gestes... c'est fou à quel point les gestes vont avec une façon de vivre... ça échappera peut-être aux plus jeunes d'entre vous, mais on mesure en le voyant, à quel point notre vie en quelques dizaines d'années a pu changer de rythme, et à quel point une socié-

té se manifeste dans le plus petit de ses gestes : ah! la toilette de La Mère Christain, cette façon d'écouter la T.S.F. (qui de vous se souvient "des Maîtres du mystère" ?). A la façon dont tous ces détails définissent un climat qui sonne juste, un naturel qui coule de source, il saute aux yeux que ce film-là, Myriam Boyer l'a porté longtemps, l'a peaufiné au long des jours dans sa tête, en a ciselé chaque instant bien avant de passer à l'écriture... Il est clair que ce film est né d'un long désir, d'une forme de nécessité comme on dit.

Chez *La Mère Christain*, c'est un bistrot de quartier, dans le Lyon des années 50, la patronne est une veuve pas trop causante, mais du genre à être là quand le cœur chavire, quand ça va pas. Ses clients ne sont pas des bourgeois : mariniers, ouvriers, filles de peu, maquereau de pacotille... ils viennent là pour boire un coup, causer avec la Mère, se raconter leur vie, se tenir chaud, filer un coup de main, laisser la gamine à garder... Nous sommes dans les années 50, juste après la guerre, la France est meurtrie, peine à se redresser, ressasse des rancœurs, relents des temps d'occupation, mais est gonflée d'espoir. On dévore «Déetective» et rares sont les foyers où on n'arrête pas de manger le soir pour écouter "les Maîtres du mystère". La Mère Christain rumine de vieux soupçons, douloureuse de la mort encore proche de sa petite fille, s'invente un polar sur mesure...

Rainier de Monaco allait épouser Grâce Kelly, Margaret d'Angleterre faisait la une des journaux à sensations, la presse du cœur faisait rêver dans les chaudières, c'était le temps des 4 CV...

La Gazette Utopia n°189

L'obscur rapport privé des individus à leur présent apparaît peu dans l'histoire. Il passe pour produire de petites histoires négligeables ou des faits divers qui, à la faveur de l'événement ou élevés au rang de fait de société, n'inspi-

rent que des considérations de circonstance sur l'air du temps : que fera l'histoire de l'air du temps en Belgique, après l'affaire Dutroux ; en France, après la mort de Diana ?

Veuve, patronne d'un bistrot de quartier à Lyon vers 1950, tourmentée jusqu'à l'affabulation par un drame privé (sa fille trouvée morte dans la cave à charbon voisine), la mère Christain en vient à soupçonner et à tenter de tuer un client, père d'une fillette souvent confiée à sa garde et qu'elle protège. Destin type des anonymes de l'histoire auquel Myriam Boyer rend sa visibilité, sa présence au monde. Entièrement du temps de la TSF et de la presse à sensation (crimes et mélodrames en photos noir et blanc), immergée dans son époque encore d'après-guerre et déjà au cœur de la guerre froide, entre pauvreté et début de société de consommation, La Mère Christain, en dépit de tout ce qui la date, est comme réinventée au présent.

Dans le dossier de presse, la cinéaste dit que sa «*mémoire déclenche celle des autres*». C'est trop peu dire. Le travail effectué sur la lumière, les décors, les lieux, l'ameublement, sur la teneur et le rythme des dialogues et des comportements (les acteurs, Boyer, Boëglin, Even, Mignot, sont stupéfiants), tout est cent fois au-dessus de la notion de reconstitution. L'effet de crédibilité bouleverse plus qu'un banal sentiment d'évocation nostalgique.

Présenté à Venise, le film a été situé dans la ligne du réalisme poétique des années trente. Certes, mais c'est plutôt à l'unique véritable expérience française de néo-réalisme qu'il fait penser. Le voyant, je me suis projetée dans le café du Havre d'**Un homme marche dans la ville**. Quand la mère descend du haut de Fourvière (elle est allée prier dans l'abominable basilique) vers le bas de La Mulatière, elle ne prend pas la ficelle ou le bus, elle marche dans la ville. Elle est d'en bas et du plus bas, là où l'on côtoie les fosses (cales sèches pour meurtre crapuleux, caves à charbon

pour accident du travail ou de la vie), là où meurent les innocents.

La Mère Christain est tellement atypique dans le paysage visuel contemporain que je m'inquiète des arguments susceptibles d'inciter le public à aller le voir. C'est pourtant un film marquant : au même titre qu'**Au revoir les enfants**, il possède la charge d'émotion biographique d'une mémoire habitée, active, et qui assume le devoir de vérité envers l'enfance. Il est rare que le cinéma retrouve si pertinemment, dans les entrailles du passé, leur faculté de gestation de l'être adulte. Quiconque aime l'intimité de l'histoire, la grande et la petite, celle des gens «de peu», doit voir **La Mère Christain**.

Françoise Audé
Positif n°455 - Janvier 1999

Entretien avec la réalisatrice

Première question, aussi banale qu'incontournable **La Mère Christain est-il un film autobiographique ?**

Oui... et non.

Oui, parce que tous les éléments autobiographiques existent. Mon père s'appelait vraiment le Riri, ma mère la Berthe, et la petite fille il est évident que c'est moi. Il n'y a pas un nom, pas un lieu d'inventé. La roulotte de la Margot ou le bistrot de la Mère Christain ont existé. J'ai bu tellement de grenadines, en accompagnant le Riri chez la Mère Christain que je ne peux plus en boire une de ma vie. Tous ces personnages, tous ces lieux, c'est mon enfance.

Non, parce qu'il y a quand même une construction de personnages. Le Ziquet par exemple, c'est un composé de plusieurs personnes que j'ai connues ; la Berthe, on ne la voit pas, mais sa solitude, sa vie, c'étaient celles de la Mère Christain dans le film. Si on ne la voit pas, on l'a sans arrêt devant nous. En plus j'ai écrit en fonction des acteurs (Je voulais absolument par exemple que

Bruno Boëglin joue le rôle de mon père). Pas un ne m'a fait défaut.

Quelle urgence y a-t-il à cinquante ans, ce n'est pas un secret, vous venez de les fêter, de réaliser son premier film ?

L'envie d'aller jusqu'au bout de ce que j'avais en moi, de mettre la barre un peu plus haut, de raconter le monde d'où je viens qui a fait la femme, la comédienne que je suis. En trente ans de carrière, j'ai pris un peu de tous les personnages du film. Le côté obstiné, le côté besogneux, le côté théâtral. Celui du Riri quand il est sur le pont. Mon père sautait régulièrement à l'eau et allait chez la Mère Christain boire des coups en regardant les pompiers.

La Mère Christain n'a ni les mal-adresses, ni les hésitations d'un premier film. Vous nous faites entrer dès le premier plan dans votre univers, à votre rythme, très atypique dans le cinéma d'aujourd'hui.

J'ai écrit le film découpé et pour les acteurs. J'avais tous les plans en tête. Le premier jour de tournage, tout le monde était là, quelqu'un a dit : "Mais ça va faire quarante minutes". J'ai dit "non, ça ne fera pas quarante minutes. Je ne veux plus entendre personne parler comme ça."

J'ai un rythme qui est celui de ma mémoire. J'ai l'impression qu'à cette époque-là tout allait doucement. D'ailleurs quand vous êtes petit, ça va doucement. C'est après que vous avez l'impression que tout va trop vite. C'est une histoire où chaque plan raconte quelque chose. Il n'y a pas un moment de laissé au hasard. Rien ne m'a échappé. J'ai même poussé la maniaquerie jusqu'à vérifier ce que les comédiens avaient dans leurs assiettes, à acheter les quenelles au même endroit où je les achetais, gamine. Je savais que tout, tout était important, que je prendrais le temps pour le raconter. La scène de la toilette, par exemple, je l'avais entièrement dans la tête " Elle fait ça, elle fait

ça, elle fait ça, ... tu me suis."

Quand au dernier plan, on ferme le café et que la caméra se retire sur la Mère Christain qui caresse la nuque de Riri, je me suis dit : "Ça y est, je l'ai fait." Le film que j'ai voulu, l'histoire que je voulais raconter. C'est pas courant ça dans une vie.

Et les comédiens ?

Il y a des acteurs et des non-acteurs. La plupart sont de Lyon. Boëglin est metteur en scène. C'est une gueule et un poète. Pour moi c'est Artaud Boëglin. Maryline Even, il faut l'avoir vue dans une pièce de Tilly pour ne pas l'oublier. Rarement on voit un physique comme ça au cinéma. Gérard Mignot, c'est pas un acteur, c'est un grand copain de toujours. Il peint des Fanny dans les cafés, pour les boulistes malchanceux. Toutes les chiottes de la Croix Rousse qui sont peintes, c'est lui. C'est un pilier de bistrot au meilleur sens du terme. L'acteur Clovis Cornillac, c'est mon fils. La petite Gigi, je l'ai trouvée à l'école où allait Clovis quand il était petit, rue Vitruve dans le 20ème arrondissement, à Paris. Je me suis glissée dans une classe, j'ai observé. J'adorais ses gestes de petit bout de bonne femme, ses quenottes de gamine. Elle me pigeait bien, elle suivait à l'intonation.

Vos personnages expriment un grand fatalisme devant la vie. Ils évoluent peu, vous n'avez pas fait un film progressiste ! Non... Parce que je n'ai pas fait un film pour donner une leçon. Ces personnages, j'ai vécu parmi eux, pendant des années. C'était pas du prolétariat, des gens qui luttent, qui ont un espoir, c'était du sous-prolétariat. La Mère Christain c'est une mémoire. Une mémoire, ça ne s'oublie pas en trois semaines de film. Il y en a qui peuvent trouver ça triste, moi j'adore. J'ai tout ça dans mes bagages et je trouve que ça aide beaucoup. Dans la vie je regarde les choses avec un regard différent parce que le trajet a été long.

Vous avez dit dans une interview qu'il fallait réhabiliter les gens qui portaient des robes à fleurs ?

Maintenant tout tourne à la dérision. On se marre mais on ne sait plus trop pourquoi. Dès que tu as un tablier à fleurs, tu es dans les Deschiens. Jérôme Deschamps a déclaré récemment qu'il n'avait pas pour but de massacrer les imbéciles mais de bousiller la bêtise. Je ne suis pas sûr que tout le monde saisisse la nuance.

Je veux réhabiliter un monde où une petite fille se sentait menacée parce que l'histoire d'un charbonnier qui avait perdu sa fille, ça la tracassait. Elle était tombée dans un trou à charbon, il était tout noir, il portait du charbon. J'avais très peur, je me sentais traquée. J'arrivais chez mon père et dans une pièce sombre, sale, il y avait des *Déetective* partout. L'histoire de la Mère Christain commence comme ça. Elle est seule, dans ce quotidien-là. Elle écoute les *Maitres du Mystère*. Elle grimpe, elle grimpe, elle grimpe, elle "pète les plombs". Parce qu'en plus *Déetective*, les gens en parlaient sérieusement, comme ils parlent sérieusement de Diana aujourd'hui.

A Venise où le film a été présenté, la critique a fait la comparaison avec le réalisme français d'avant-guerre, Renoir, Carné, Duvivier, on pourrait ajouter Carco pour la littérature.

Ça m'a bouleversée de lire ça. C'est évident que j'adore ce cinéma, qu'il m'a marquée. On a même appelé un plan "Quai des Brumes" mais autant ce cinéma était dans un courant, autant j'ai l'impression aujourd'hui d'être à contre-courant. Comme s'il y avait des visages, une poésie du quotidien qui était interdite d'écran. Mais quand la Berthe se lavait avec sa bassine, avec son gant, ça me fascinait. De tout ça, je voulais encore parler. C'est peut-être la dernière fois qu'on en parle.

Le film est quasiment un document sur

les années cinquante ?

Non c'est ma mémoire à moi, la mémoire d'une petite fille dans les années cinquante. Ma mémoire déclenche celle des autres.

Dans tous ces souvenirs d'enfance, Lyon occupe une place primordiale. Pouvez-vous nous parler de Lyon ?

Je suis toujours attachée à cette ville. Il y a des gens qui disent ne pas pouvoir se passer de la mer, moi c'est des deux fleuves. En haut de la Croix-Rousse, on ne vit pas comme à la Mulatière. A la Mulatière, il y avait des écluses, des ponts, des mariniers, une ambiance. Quand vous êtes né, que vous avez vécu dans une ville, vous la possédez un peu. Aujourd'hui quand je rentre à Lyon c'est comme si j'arrivais dans ma cuisine.

Si vous aviez à définir Lyon en trois mots. Les lumières, les sons, les odeurs ?

Gris. Lyon c'était gris avec plein de brouillard. Tu partais à l'école avec une écharpe jusque-là. Les odeurs, c'était celles de la bouffe. Quand tu arrivais dans un immeuble, tu pouvais dire ce qu'ils mangeaient à chaque étage, midi et soir. (...)

Propos recueillis par Claude Philippot
Dossier distributeur
Paris - octobre 1998

Filmographie

La Mère Christain 1998

Documents disponibles au France

Dossier distributeur
Ciné-Live n°19